LETTRE DU MÊME AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Rapide du Mackenzie, 8 août 1869.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

La mission que j'ai donnée au grand lac d'Ours, de janvier en juin dernier, m'a assez satisfait. Malgré l'opposition systématique qu'y ont faite les quelques Écossais presbytériens du fort Norman, malgré des scandales très-graves donnés par quelques sauvages baptisés, malgré le grand éloignement où la rareté du renne a retenu les sauvages à l'égard de la mission, le bien s'est fait et de nouvelles conversions se sont opérées. Les protestants ont eu le déplaisir de se voir honnis par mes Indiens, qui sont venus me prier de prendre leur défense auprès de l'officier en charge du fort, et de les mettre à l'abri de toute vexation. Les pauvres chrétiens qui s'étaient oubliés, et à qui j'avais imposé une pénitence publique, ont été tellement punis par la divine Providence, que le mal, au lieu de tourner au triomphe des ennemis de notre foi, a produit un grand bien en frappant de crainte tous les sauvages et en faisant rentrer sérieusement en eux-mêmes les chrétiens scandaleux. Enfin l'éloignement des sauvages n'a servi qu'à montrer leur ardeur pour la prière et l'amour que leur porte leur Missionnaire. En effet, je suis allé leur rendre deux visites qui se sont prolongées de dix à quinze jours, bien que l'état précaire de ma santé me fît quelquefois tomber en faiblesse dans le chemin et que mon estomac ne pût digérer la nourriture grossière qu'ils m'offraient. Eux, de leur côté, dès qu'ils

ont pu se rapprocher de la mission, s'y sont rendus journellement, quoique leur camp fût éloigné de Sainte-Thérèse d'une bonne heure de marche, et que le mauvais état des glaces rendît le trajet très-difficile. Sans compter le baptême d'une quinzaine d'enfants, j'ai pu régénérer et marier six couples de grandes personnes, et plusieurs autres se sont annoncées pour cet automne.

Le 2 juin, je quittais le grand lac d'Ours; le 5, j'arrivais à Good-Hope, et le 7, je prenais la route du fort Peel, d'où je me proposais de faire une nouvelle tentative chez les Esquimaux. Le 12 au matin, j'atteignais le fort Peel, et, malgré toute la diligence que j'avais mise à franchir cette grande distance, je ne pus arriver à temps pour rencontrer les Esquimaux. Vu l'avancement de la saison, ils s'étaient rendus au fort longtemps avant l'époque accoutumée et en étaient repartis, par là même, plus tôt. Je ne trouvai au fort Peel que deux familles de retardataires, avec lesquelles je partis du fort pour aller rejoindre un vieillard que j'avais rencontré sur la rivière et qui, m'ayant promis d'être mon protecteur, m'attendait, sur ma parole, pour le jour suivant. L'Esquimau avec qui j'avais quitté le fort, un nommé Kreyuktok, homme très-doux et sensé, mit tout en œuvre pour que je demeurasse avec lui. Outre l'honneur qui lui en serait revenu, les intérêts de son ventre ne s'en fussent pas mal trouvés; mais je ne pouvais pas manquer à la parole donnée et je dus repousser ses offres. Voilà un homme vexé et qui, de bien disposé qu'il était, commence à me haïr, se croyant méprisé. Avec le vieillard qui m'avait promis de me servir d'hôte et de protecteur parmi ses compatriotes, je trouvai Kiarayalok, cet Esquimau que j'avais conduit et hébergé durant un mois à Good-Hope. Lui aussi fut si peu flatté de voir que je ne l'avais pas pris pour protecteur, qu'il se mit aussitôt à me détester, et il

me vola dès la première nuit que je passai au milieu d'eux. Cependant je faisais bon visage à tous et partageais indifféremment mes repas avec le vieux Irkroyork, comme avec Kieyuktok et Krarayalok; mais ces gens jaloux et soupçonneux prenaient pour injure ce qui chez moi n'était que l'effet de la nécessité. Je ne pouvais naturellement prendre un et chacun pour hôte. Voilà la position fausse où nous nous trouvons ordinairement chez les sauvages et que nous crée leur esprit étroit et petit. Krarayalok alla plus loin : il se refusa absolument à rien manger de ce que je lui offris, prétextant que « ma chaudière était mauvaise ». Il faut vous rappeler, mon très-révérend Père, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire dans ma dernière lettre, que l'acceptation aussi bien que l'offre d'un mets chez ces peuples est un gage d'amitié et de bon vouloir, tandis qu'au contraire refuser de manger avec un hôte c'est lui déclarer la guerre, ou du moins lui montrer clairement qu'on se méfie de lui. Tel était le cas ici.

Pauvres Esquimaux! Il est vraiment merveilleux qu'ils ne nous regardent pas tous comme des scélérats et des misérables après toutes les leçons qu'ils reçoivent de la gent protestante de Peel's-river. Il est incroyable d'entendre tout ce que ces pauvres frères égarés débitent auprès des Esquimaux et des autres sauvages sur le compte des Missionnaires catholiques : nous ne sommes que des empoisonneurs, des sorciers, des eunuques et des libertins hypocrites; nous n'avons tant de zèle pour visiter les Esquimaux qu'afin de les exterminer par nos sortiléges, comme nous avons déjà fait des Peaux-Rouges, etc., etc. Ces calomnies, aussi ridicules qu'infâmes, ne trouvent d'écho, parmi les Loucheux et les autres Peaux-Rouges de la famille déné, que chez les libertins; les gens sensés et de bonne foi les prennent pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour le dernier effort de piètres prédicants, irri-

tés de leur défaite et du succès d'une bonne cause ; mais les Esquimaux, encore plus mauvais que les protestants et d'un caractère bien plus irascible et soupçonneux que celui des Peaux-Rouges Déné, les Esquimaux sont portés à les croire ; et comme chez eux un simple soupçon suffit pour faire marcher la flèche et le tsavi, il s'ensuit que ma position n'est rien moins que sûre au milieu d'eux. Aussi disais-je à l'officier anglais du fort Peel avant de le quitter : « Vous connaissez les sauvages avec qui je vais avoir affaire ; ma vie est entre vos mains ; un mot, un seul mot de votre bouche peut me protéger ou me sacrifier sans appel ni examen. » Le mot favorable, il ne l'avait pas dit ; je le compris au silence morne qu'il garda quand je lui dis ces paroles et à l'exclamation qu'il avait laissé échapper un peu avant : « Comment ! vous allez encore parmi ces barbares ! »

Je retourne à ma narration, que je vais abréger pour ménager les instants de Votre Paternité. Les choses se passèrent assez bien jusqu'à ce que nous fussions loin du territoire loucheux ; alors les Esquimaux, pour qui tout était objet d'un soupçon, jetèrent le masque. Si je récitais mon bréviaire, si je prenais une esquisse du paysage, si je disais mon chapelet ou mes prières, si je fredonnais un cantique, et même si je m'écartais pour un instant, c'étaient autant de sortiléges que je jetais sur eux et sur leur pays. Ils refusèrent tous de goûter à mes vivres; leur visage prit un air menaçant et sardonique, leurs mains s'armèrent du tsavi ; les mots de *irkroyork, orolouyark, tchuinark, tokruta* (hypocrite, scélérat, misérable, meurtrier), etc., étaient toujours sur leurs lèvres. Ils se demandaient si j'avais des armes, et sur la réponse négative de mon hôte, ils se mirent à comploter contre nous. Je comprenais tout, mais ne laissais rien percer et affectais le même air gracieux; seulement je me tenais sur mes

gardes. « Embarque-toi dans mon umiak, me dit mon hôte, et couche-toi. — J'ai une pirogue, répliquai-je, et je n'ai pas sommeil. — Mais nous allons voguer toute la nuit.— Ainsi ferai-je. — Mais nous n'accosterons pas pour prendre nos repas. — Je mangerai dans mon canot. — Mais il fait eau. — Non, il a été regommé à neuf. — Alors c'est inutile, il n'y a rien à faire, » dit-il en se tournant vers les autres; car telle est la lâcheté indienne, que, bien que se trouvant vingt contre un, ils n'attaquent pas en face et n'agissent que dans les ténèbres et à l'insu de leur ennemi. Leur plan était de me séparer de mes deux jeunes Peaux-de-lièvre, mes pagayeurs. Ceux-ci avaient suivi toute la scène, et quoiqu'ils ne comprissent pas un mot d'esquimau, ils virent parfaitement que les choses prenaient une tournure menaçante. Quand je me tournai vers eux pour leur donner ordre d'embarquer, ils n'étaient plus là, ils s'étaient enfuis dans les saules. Je me mis à rire de leur panique en regardant les Esquimaux, et j'appelai mes deux peureux; je dus même les poursuivre dans le bois.

Quand je revins seul vers mes Esquimaux, je n'en trouvai plus que deux : mon hôte et Krarayalok. Je me dirigeai seul vers eux, les mains dans les poches. Que se passa-t-il dans leur esprit? Je l'ignore; mais à ma vue ils se levèrent avec effroi, la crainte faisait trembler la peau de leur visage comme tremble celle d'un cheval qu'une mouche pique. Ils cherchèrent autour d'eux comme pour trouver une arme. L'un tira un coutelas de sa botte, l'autre tomba sur un gourdin qu'il trouva à ses pieds. Ne sachant ce qu'ils avaient, je m'avancai encore en leur souriant : « Que font les jeunes gens? demandèrent-ils. — Je ne sais, ils se sont écartés pour quelque raison; les voilà qui reviennent, partons. — Oui, oui, » répliquèrent-ils avec hâte. Et puis les voilà s'enfonçant dans leur

krayak et faisant force d'avirons; en un clin d'œil ils étaient hors de vue.

Je vous assure, mon révérend Père, qu'ils me laissèrent un peu abasourdi. Qu'y avait-il dans ma physionomie de si terrifiant? Je ne le sais. Tout ce que je pus m'imaginer, c'est que ces pauvres gens crurent que mes deux pagayeurs étaient allés chercher des revolvers dans le bois, et que je ne m'en revenais vers eux avec tant d'assurance que parce que je tenais de ces terribles armes dans mes poches où mes mains étaient cachées. Je n'ai pu expliquer leur effroi que de cette façon. Mais, quoi qu'il en soit, j'admirai la protection que la divine Providence accorde toujours à ceux qui s'exposent pour elle et l'en remerciai aussitôt. Le second mouvement fut de rire de cette scène singulière. N'est-il pas burlesque, en effet, de voir deux pauvres petits sauvages, effarés eux-mêmes et fous de peur, devenir un épouvantail pour une vingtaine d'hommes qui d'ordinaire ne connaissent pas la crainte?

La seule chose qui nous restait à faire pour dissiper des soupçons que je ne tenais pas à voir s'accréditer sur mon compte, et que les Esquimaux de l'année dernière avaient déjà répandus, était de nous empresser de les rejoindre et de ne plus nous éloigner d'eux. Mais je ne pus vaincre les craintes de mes deux Peaux-de-lièvre: leur parti était pris, ils voulaient s'enfuir. Une petite rivière, affluent du Mackenzie, s'étant présentée, ils y lancèrent la pirogue, saisirent chacun un petit ballot de viande sèche et gagnèrent les bois en me criant de les suivre.

Mes cris, mes représentations furent inutiles; il fallut, pour ne pas me voir abandonné sur ce rivage lointain et inhospitalier, courir sur leurs traces et laisser mon canot à la merci des Innoït. Je ne vous dépeindrai pas les souffrances qui nous attendaient dans ces bois, sur cette terre

éloignée et inconnue ; nous marchâmes durant deux nuits et trois jours sur un sol détrempé par les inondations du fleuve, mouillés jusqu'aux os par la pluie, couverts de boue, les vêtements déchirés par les branches et les buissons, obligés de coucher sans couvertures, à la merci de nuées de cousins, de traverser quantités de rivières sur des radeaux que nous construisions et abandonnions au fur et à mesure ; nous montâmes vingt-cinq fois dans les plus hauts sapins afin de pouvoir découvrir notre route, car mes jeunes gens s'obstinaient à faire un grand détour dans les terres pour aller retrouver le rivage du Mackenzie. Nous arrivâmes enfin, après plusieurs nuits d'insomnie et plusieurs jours de souffrance et de fatigue, à l'embouchure de la Tsikkatchig, en pays loucheux. Là je trouvai le P. Séguin occupé à bâtir une maison de prières pour les Loucheux. Nous hélâmes un canot et bientôt on nous traversa sur la rive gauche du fleuve, où le cher Père me reçut entouré de ses sauvages, ceux-ci transportés d'indignation. J'étais en effet un curieux spécimen de voyageur : chapeau à la Robert Macaire, bottes à la Bertrand, avec orteils passant à travers ; les semelles étaient dans ma poche ; soutane plus blanche que noire et bagage fort mince, puisqu'il se composait tout simplement des vêtements que je portais sur le corps.

Cependant je ne prétendais pas m'en retourner à Good-Hope sans savoir ce qu'il était advenu de mon canot, et bon gré mal gré, il fallut bien que mes deux Peaux-de-lièvre reprissent dans un autre canot le chemin du théâtre de leurs exploits. Je ne vous redirai pas leurs craintes quand nous approchâmes du lieu de la scène. Mon canot était encore à la même place, dansant sous son amarre, mais il était vide ; les Esquimaux étaient venus et l'avaient allégé après l'avoir lié au rivage ; il n'y restait que ce qu'ils considèrent comme des *médecines ;* tels étaient mon

bréviaire, mes écrits en langues sauvages, un peu de farine, du thé, du vin pour le saint sacrifice. Je m'en revins donc Jean comme devant, de plus en plus persuadé qu'il est inutile de s'aventurer en pays esquimau avec des servants aussi courageux que le sont nos Peaux-de-lièvre ou nos Loucheux.

Désormais le sort en est jeté, je ne les évangéliserai qu'au fort Peel jusqu'à ce qu'ils aient appris à nous connaître et à ne plus avoir peur de nous. D'aileurs je crois qu'une ère nouvelle va s'ouvrir pour ces contrées reculées. Si je ne me trompe, la compagnie de la baie d'Hudson, stimulée par les entreprises aventureuses des Yankees, va construire une factorerie non loin de l'océan Glacial, sur la branche gauche des bouches du Mackenzie; de plus, un bateau à vapeur sillonnera d'ici à deux ans les eaux de ce fleuve. Nous nous hâterons d'établir une mission et de construire une église non loin de ce fort, et de derniers nous deviendrons les premiers. Mais en même temps que la civilisation pénétrera dans nos froides régions, que de désordres vont aussi s'y introduire! Priez Dieu, mon très-révérend Père, que notre parole ait de la force et de l'efficacité, et que, de même qu'elle a converti et changé les Déné, elle change et retienne ensuite dans le devoir les plus infortunés de tous les peuples au point de vue religieux, les habitants du pôle arctique.

De retour à Good-Hope, je n'y suis pas demeuré longtemps. Le 9 juillet je prenais le chemin de la Providence, à 300 lieues en amont du fleuve. J'ai franchi cette distance en seize jours et demi de touée. C'est vous dire de quelle façon on voyage ici et comment il est impossible que l'homme résiste longtemps. Je suis venu attendre ici les barques de la compagnie qui devront me transporter au bout de la baie Mactavish, sur le grand lac d'Ours, où j'ai promis aux Flancs-de-chien, Esclaves et Peaux-de-

lièvre réunis d'aller les voir en septembre prochain. Je ne sais encore si je pourrai effectuer ce plan. Ma santé est assez chétive et j'ai ressenti, peu après mon arrivée ici, un affaiblissement général, joint à un état nerveux dont je ne puis prévoir les suites. C'est dans cet état que j'ai l'honneur de vous narrer ces faits. Depuis la fin de décembre 1868 jusqu'à ce jour, je ne me suis reposé que huit jours à Good-Hope et dix jours ici. Il nous faudrait encore plusieurs Pères pour faire face à tout. Ce qu'il y a de plus pénible, c'est de se voir seul dans les courses. Je suis demeuré six mois sans me confesser, et huit mois sans autre compagnie que des sauvages. J'ose espérer que Mgr Faraud, à son retour de l'île à la Crosse, m'accordera le Frère que je suis venu solliciter ici, dans le but de m'aider, le printemps prochain, à jeter les premiers fondements de la mission des Esquimaux, là où l'on construira le fort de la compagnie.

Agréez, etc.

Petitot, o. m. i.

LETTRE DU MÊME AU RÉVÉREND PÈRE REY.

Providence (rapide du Mackenzie), 18 août 1869.

Mon révérend et bien-aimé Père,

J'avais décidé de ne point vous écrire par ce courrier. Voyageant depuis huit mois consécutifs, sans feu ni lieu, et quelquefois sans pitance, mon humeur devenue vagabonde ne se sent guère portée à faire des phrases, à aligner des mots à la suite les uns des autres. En d'autres termes, comme disent nos métis, *j'ai paresseux*. Mais voilà qu'il me prend un remords et un scrupule, et leur